



Alex North

# L'AMI DES OMBRES

SEUIL  
CADRE  
NOIR



# L'AMI DES OMBRES

Du même auteur

*L'Homme aux murmures*

Seuil, 2019

Alex North

# L'AMI DES OMBRES

Traduit de l'anglais  
par Brigitte Hébert

ÉDITIONS DU SEUIL  
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>

Titre original : *The Shadow Friend*  
Éditeur original : Michael Joseph, une maison du groupe  
Penguin Random House UK

© Alex North, 2020

© Éditions du Seuil, 2021, pour la traduction française

ISBN 978-2-02-146704-8

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.355-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*À Lynn et Zack*





## Prologue

C'est ma mère qui me conduisit au poste.

Les policiers voulaient que je monte à l'arrière de leur voiture, mais elle s'y opposa. C'est la seule fois de toute ma vie où je l'ai vue perdre son sang-froid. Cela se passait dans notre cuisine, j'avais quinze ans, j'étais entouré par deux agents gigantesques. Ma mère se tenait sur le seuil de la porte. Je me souviens de l'expression de son visage qui changeait à mesure qu'ils lui expliquaient la raison de leur présence et de quoi ils souhaitaient discuter avec moi. Ma mère parut d'abord perplexe, puis ses yeux exprimèrent l'effroi quand, d'un seul regard, elle comprit combien j'étais anéanti.

Elle était peut-être de petite taille, mais un je-ne-sais-quoi dans la dureté de sa voix pleine d'assurance, dans la fermeté de sa posture, fit reculer les deux gaillards. Durant le trajet, assis près d'elle, alors que nous suivions leur voiture à travers le village, j'étais toujours tétanisé.

Leur véhicule ralentit à l'approche de l'aire de jeux.

– Ne regarde pas, me dit ma mère.

Je regardai quand même. En cette fin d'après-midi ensoleillée, je vis des rubans tendus, des policiers à la mine sombre, le long du trottoir, des voitures garées avec leurs gyrophares tournant sans bruit. Je vis la vieille cage à écureuils. Son revêtement, qui avait toujours été grisâtre et

terne, était maintenant constellé de rouge. Tout semblait si calme, solennel. L'atmosphère était presque cérémonieuse.

Puis leur voiture s'arrêta.

Les officiers, persuadés que j'en étais le responsable, s'arrangeaient pour que je ne perde pas une miette de la scène.

*Tu dois faire quelque chose à propos de Charlie.*

Cette pensée m'avait beaucoup préoccupé durant les mois qui précédèrent cette journée. Je me souviens aussi de la frustration qui l'accompagnait toujours. J'avais quinze ans, c'était injuste. Comme si ma vie entière était contrainte, contrôlée par les adultes de mon entourage, alors qu'aucun d'eux ne remarquait la fleur noire qui pourrissait au centre du jardin. À moins qu'ils n'aient décidé que c'était plus simple de la laisser s'épanouir et que l'herbe environnante ne comptait pas.

Je n'aurais pas dû être seul face à Charlie.

Je le comprends aujourd'hui.

Pourtant, assis dans cette voiture, la culpabilité qu'ils voulaient que je ressente me submergeait. Plus tôt ce jour-là, j'avais déambulé dans les rues poussiéreuses, ébloui par le soleil, transpirant dans la fournaise, et j'avais aperçu James, là, sur l'aire de jeux. Mon ami d'enfance. Une silhouette mince, solitaire, perchée maladroitement sur la cage à écu-reuils. Nous ne nous étions pas parlé depuis des semaines, mais je savais qu'il attendait Charlie et Billy.

Je l'avais ignoré.

Des policiers tournèrent la tête pour nous fixer, je me sentis soudain piégé sous une chape de silence absolu. Observé et jugé.

Puis je sursautai à cause du bruit qui satura l'espace sonore.

Il me fallut une seconde pour réaliser que ma mère s'acharnait sur le klaxon. Le vacarme était choquant, pro-

fane, semblable à un hurlement en plein enterrement. Je vis ses mâchoires serrées, ses yeux qui décochaient des flèches à la voiture des policiers. Sa main ne lâchait pas l'avertisseur, le raffut durait, résonnait dans le village.

Cinq secondes.

– Maman.

Dix secondes.

– Maman !

La voiture de devant redémarra lentement. Ma mère retira sa main, le monde redevint calme. Quand elle me regarda, je lus un mélange d'impuissance et de détermination sur son visage ; ma détresse était la sienne, ma mère semblait décidée à partager le poids de mon épreuve autant qu'elle le pourrait.

Parce que j'étais son fils, elle s'occuperait de moi.

– Ça va aller, me dit-elle.

Je ne répondis pas, me contentant de la dévisager, m'imprégnant du sérieux de sa voix et de la certitude de son expression, rassuré que quelqu'un s'inquiète pour moi, même si jamais je ne l'aurais avoué. Rassuré qu'il y ait quelqu'un avec moi. Quelqu'un qui avait tellement foi en mon innocence que les mots étaient inutiles.

Quelqu'un qui ferait n'importe quoi pour me protéger.

Après ce qui me parut une éternité, ma mère opina du chef, tourna la tête droit devant elle et redémarra. Nous suivîmes les policiers, laissant derrière nous les véhicules garés, les regards inquisiteurs, l'aire de jeux ensanglantée. Les mots de ma mère résonnaient encore dans ma tête lorsqu'elle s'engagea sur la voie rapide.

*Ça va aller.*

Vingt-cinq ans ont passé, pourtant ce souvenir me taraude toujours. C'est ce que tout bon parent dit à son enfant, mais cela signifie quoi au juste ? Un espoir, un souhait, un pari sur la bonne fortune à venir. Une promesse

qu'on se lance et à laquelle on s'accrochera de toutes ses forces. Quelle autre solution ?

*Ça va aller.*

Oui, j'y ai beaucoup pensé.

*Ça va aller.*

Combien de fois un bon parent le prononce, mais ô combien il se trompe.

## PREMIÈRE PARTIE



## Aujourd'hui

Lorsque tout commença, l'inspectrice Amanda Beck n'était pas en service. Elle avait dormi tard ce jour-là. Son cauchemar habituel l'avait réveillée de très bonne heure, elle s'était ensuite accrochée aux fibres du sommeil le plus longtemps possible. Il était près de midi quand elle émergea, prit sa douche et se prépara un café. Au même moment, un garçon était assassiné, mais personne ne le savait encore.

En milieu d'après-midi, Amanda partit rendre visite à son père, à quelques kilomètres de là. Quand elle arriva à Rosewood Gardens, plusieurs voitures stationnaient mais il n'y avait pas âme qui vive. Un profond silence enveloppait le monde quand elle remonta l'allée bordée de massifs fleuris. Une fois le portail passé, elle tourna entre les tombes devenues des repères familiers après deux ans et demi.

Penser que les morts sont des amis, n'était-ce pas étrange ?

Sans doute, mais au fond d'elle-même, Amanda en était persuadée. Elle se rendait au cimetière au moins une fois par semaine, autrement dit, elle rencontrait davantage de morts que de vivants parmi sa poignée d'amis. Elle les chassa aussitôt de son esprit. Ici se trouvait la tombe aux fleurs fraîches, toujours bien entretenue. Là, celle à la bouteille de cognac vide posée sur la pierre. Puis le rectangle

couvert de peluches. Une petite tombe avec des jouets laissés par des parents endeuillés qui n'acceptaient pas que leur enfant soit déjà parti, se disait Amanda.

Et enfin, après le dernier virage, la tombe de son père.

Amanda s'arrêta, les mains enfoncées dans les poches. L'emplacement était occupé par une pierre rectangulaire massive et pesante, qui s'apparentait au souvenir d'enfance qu'elle gardait de son père. Une tombe à l'allure implacable mais plaisante par sa simplicité, juste agrémentée de son nom et des deux dates qui encadraient sa vie. Sans fioriture, exactement comme il l'aurait voulue. À la maison, il avait été un homme affectueux et attentif, mais sa vie s'était déroulée au sein de la police. Il y faisait son devoir, laissant les préoccupations au bureau quand il en repartait le soir. Amanda trouvait juste d'avoir voulu refléter ce trait de caractère paternel dans le choix de sa pierre tombale. La sépulture faisait le boulot – et le faisait bien – sans susciter d'émotion particulière.

*Pas de ces fichues fleurs sur ma tombe, Amanda.*

*Une fois que j'aurai passé l'arme à gauche, ce sera bel et bien fini pour moi.*

L'une des nombreuses dernières volontés qu'elle avait respectées.

Bon Dieu que c'était bizarre qu'il ne soit plus là. Lorsque, enfant, elle avait peur du noir, c'était toujours lui qui venait la rassurer quand elle appelait. S'il était absent pour une garde de nuit, elle angoissait, le filet de sécurité manquait : il n'y aurait rien pour la rattraper quand elle tomberait dans le vide. Sa vie ressemblait à cette image depuis quelque temps. Elle avait la sensation persistante qu'un truc clochait, manquait. Cela ne durait pas, puisque invariablement elle se souvenait alors que son père était mort. La réalité crue revenait au galop. Quand elle appelait la nuit, plus personne ne venait la rassurer.



Amanda serra les pans de son manteau.

*N'essaie pas non plus de me parler.*

Encore un ordre. Du coup, tout ce qu'elle faisait au cimetière, c'était de se tenir immobile et penser. Bien sûr, son père avait raison. Comme lui, elle n'était pas croyante, elle ne voyait donc pas l'intérêt de dire quoi que ce soit à voix haute. Il n'était plus là pour l'entendre, le temps des questions s'était envolé. Ne restait que l'expérience d'une vie écourtée et la sagesse dont son père l'avait dotée. À elle d'en tirer la substantifique moelle. D'en observer les composants à la lumière, de les dépoussiérer, de découvrir ce qui fonctionnait ou ce qui lui serait utile.

*Détaché.*

*Mesuré.*

*Pragmatique.*

Voilà comment était son père dans le travail. Amanda pensait souvent aux conseils qu'il lui avait donnés : « Quand tu vois un truc épouvantable, tu le ranges dans une boîte. Tu fermes cette boîte à clé, tu la remises dans un coin de ta tête. Tu ne la rouvres que pour y jeter un autre truc épouvantable. Ton boulot et les scènes qu'il fait surgir sont à tenir à l'écart de ta vie. À tout prix. » Amanda avait trouvé cela simple, carré.

Son père avait été très fier qu'elle rejoigne la police. Il lui manquait énormément, mais elle était soulagée qu'il ne soit pas là pour voir dans quel état elle avait traversé ces deux dernières années. Dans sa tête, la boîte à horreurs ne se refermait plus jamais. Des cauchemars à répétition. Et surtout, elle n'était pas le genre de policier que son père avait été. Le deviendrait-elle seulement un jour ?

Elle avait suivi les recommandations paternelles, sans jamais parvenir à ne plus penser à lui. Aujourd'hui, comme à chaque fois, elle se demandait à quel point il serait déçu.

Son téléphone sonna alors qu'elle rebroussait chemin.

Une demi-heure plus tard, Amanda était de retour à Featherbank et traversait le grand terrain vague.

Un endroit qu'elle détestait. Ses buissons drus, grillés par le soleil. Le silence, la désolation. Cette impression que l'air qu'on y respirait était malsain, que la terre avait tourné à l'aigre, pourrissant en profondeur.

– Ils l'ont trouvé là ?

L'inspecteur John Dyson marchait près d'elle, il posa sa question en pointant un bosquet squelettique. Sec et piquant, comme tout le reste.

– Oui, répondit-elle.

*Ils l'ont trouvé là.*

Et là où ils l'avaient d'abord perdu. Deux ans auparavant, un petit garçon qui rentrait chez lui par le terrain vague avait disparu. Quelques semaines plus tard, son corps avait été jeté au même endroit. C'était l'enquête d'Amanda. Les événements qui avaient précipité la chute de sa carrière. Avant le cadavre du petit garçon, elle s'était vue gravisant les échelons un à un, la boîte à horreurs parfaitement scellée. La conclusion à tirer était qu'elle ne se connaissait pas du tout.

– Ils auraient dû clôturer ce terrain ou le mettre en orbite, dit Dyson.

– L'être humain est responsable. S'il ne commet pas le mal ici, il ira ailleurs.

Dyson n'avait pas l'air convaincu et s'en contrefichait. *Un con*, pensa Amanda. Mais au moins lui acceptait sa propre absence d'ambition. La cinquantaine, il faisait son boulot, encaissait son salaire et rentrait chez lui chaque soir, l'esprit serein. Elle l'enviait.

Ils avaient atteint la ligne touffue des arbres bordant la carrière. Amanda jeta un bref coup d'œil par-dessus son épaule. Le cordon de sécurité posé à sa demande autour

du terrain vague était dissimulé par les broussailles, mais elle sentait sa présence. Au-delà, bien sûr, les engrenages invisibles de l'enquête tournaient à plein régime.

Ils pénétrèrent dans la forêt.

– Attention où vous mettez les pieds, dit Dyson.

– Surveillez plutôt les vôtres.

Amanda se plaça délibérément devant lui, souleva la clôture qui les séparait de la carrière, puis se glissa dessous. Un panneau délavé, suspendu non loin, n'avait jamais empêché les gamins d'explorer le terrain. C'était peut-être même une invitation. Pour l'enfant qu'elle avait été cela aurait été le cas. Dyson avait raison, il fallait se montrer attentif, la pente escarpée était traîtresse. Amanda avançait prudemment, évitant racines et branches grillées dans la fournaise de l'été, elle s'agrippait ça et là à ce lacs de tendons qui pendaient des rochers. Cinquante mètres plus bas, elle mit le pied sur la terre ferme avec soulagement.

Dyson buta contre une pierre.

Puis ce fut le silence.

La carrière avait cette qualité étrange, surnaturelle, comme une entité autonome. Le soleil frappait fort sur le plateau, mais ici, la température demeurait fraîche. Autour d'eux, rien que de la caillasse et des buissons jaunâtres formant un vrai labyrinthe.

Elliot Hick leur avait donné la direction à suivre.

– Par ici, dit-elle.

En début d'après-midi, deux adolescents du voisinage avaient été arrêtés. L'un, Elliot Hick, s'était montré hystérique, alors que l'autre, Robbie Foster, était resté calme. Chacun en possession d'un couteau et d'un livre, et aspergés de sang de la tête aux pieds. Leur interrogatoire se poursuivait, mais Hick avait déjà expliqué ce qu'ils avaient fait et où en trouver le résultat.

Pas loin d'ici.

À une centaine de mètres.

Amanda progressait lentement, prenant son temps. Le silence l'oppressait, on se serait cru sous la mer. Sa poitrine se serrait avec appréhension à l'idée de ce qui les attendait. Hick disait peut-être la vérité, mais il restait une infime chance que ce soit juste un sinistre canular.

Amanda repoussa un rideau de branchages. Imaginer une mauvaise blague était absurde, mais infiniment plus agréable que de déboucher dans une clairière qui...

Elle s'immobilisa.

Et vit.

Dyson la rejoignit quelques secondes plus tard, essoufflé. Sa respiration était-elle plus rapide à cause de l'effort physique ou de ce qu'ils découvriraient, Amanda n'aurait su le dire.

– Mon Dieu, marmonna-t-il.

La clairière, de forme hexagonale, était bordée d'arbres et de broussailles, et recouverte d'un lit de pierres plates.

Il y avait quelque chose d'ésotérique dans ce décor, première impression renforcée par le tableau qui s'offrait à eux. Le corps était à cinq mètres d'eux, au centre, à genoux..., tête inclinée comme pour prier. Les bras minces, semblables à deux ailes brisées, reposaient en arrière. Apparemment un adolescent, en short et T-shirt dont les manches étaient remontées haut sous les aisselles. Le sang qui l'imprégnait rendait sa couleur indéfinissable. La partie visible du torse était lardée de coups formant autant de plaies brunes sur la peau. Une large flaque de sang s'étendait sous la tête presque arrachée du tronc, mais par chance, celle-ci pendait du côté opposé.

*Détaché.*

*Mesuré.*

*Pragmatique.*

Grand silence. L'attention d'Amanda fut attirée par un détail.

- C'est quoi par terre ? murmura-t-elle, sourcils froncés.
- Un putain de corps, Amanda.

Ignorant Dyson, elle s'avança dans la clairière, soucieuse de ne pas abîmer la scène, mais désireuse de comprendre. Les taches de sang qui encerclaient le corps étaient trop régulières pour être accidentelles.

- C'est quoi ? demanda Dyson.

Amanda fixait le sol. Elle ne répondit pas cette fois car elle ne savait que dire. Dyson approcha à son tour. Elle s'attendait à un autre commentaire inutile, mais non, l'inspecteur ne pipa mot. Il semblait aussi perturbé qu'elle.

Amanda essaya de compter, mais elle peinait à garder le fil. Il y avait une farandole sur le sol.

Des centaines d'empreintes de mains, couleur rouge sang, apposées soigneusement sur la pierre.



La maison de retraite où ma mère se mourait était logée dans l'enceinte de Gritten Hospital.

Triste emplacement. Durant le long trajet à travers la campagne anglaise, je m'étais demandé pourquoi ils n'avaient pas aussi sorti de leur chapeau le cimetière et le convoyeur automatique tant qu'ils y étaient. Mais finalement, l'endroit me parut agréable. Une fois l'hôpital contourné, l'allée ondulait entre pelouses, massifs de fleurs aux couleurs vives et pommiers, puis enjambait un petit pont sur son ruisseau chantant. La journée était belle, je roulais vitres ouvertes. L'air embaumait le gazon fraîchement tondu, le gargouillement de l'eau sur les rochers ressemblait à un rire d'enfant.

Un environnement paisible pour une fin de vie.

Une minute plus tard, j'atteignis un bâtiment de deux étages aux murs tapissés de lierre. Mes pneus crissèrent sur le gravier ratissé. Après avoir coupé le moteur, je n'entendis plus que les trilles d'un oiseau.

J'allumai une cigarette.

Il n'était pas encore trop tard pour repartir.

J'avais roulé quatre heures et, à mesure que j'approchais de Gritten, j'avais senti grandir sa présence et ma peur. Le ciel était pourtant dégagé, mais je m'imaginais foncer vers l'orage, je croyais entendre le tonnerre gronder et voir les

éclairs zébrer l'horizon. En traversant la zone industrielle avec ses rues délabrées, ses rangées de boutiques vétustes, ses usines aux parvis jonchés de détritux et de verre brisé, je me sentais si malade que cela avait été un effort de ne pas faire demi-tour.

Maintenant je fumais d'une main tremblante.

Vingt-cinq ans que je n'avais pas mis les pieds à Gritten.

*Ça va aller.*

J'écrasai mon mégot, puis me dirigeai vers l'entrée. Les portes de verre coulissèrent, révélant un hall propre et minimaliste avec son sol en damier noir et blanc. Je donnai mon nom à la réception. J'attendis en reniflant les effluves de désinfectant mêlés d'odeur de cire. Mis à part un léger tintement de couverts dans un couloir, le bâtiment était aussi tranquille qu'une bibliothèque. Sans raison, une envie de tousser me gratta le fond de la gorge.

– Monsieur Adams ? Le fils de Daphne ?

Une jeune femme en tenue décontractée venait d'arriver. La vingtaine, de petite taille, cheveux bleu clair, nombreux piercings dans l'oreille. Sûrement pas une employée.

– Sally ?

– Oui.

– Appelez-moi Paul.

Et je lui serrai la main. Tout en bavardant, Sally m'escorta dans un escalier, puis à travers un dédale de couloirs silencieux.

– Vous avez fait bonne route ?

– Sans problème.

– Depuis combien de temps n'êtes-vous pas venu ?

Ma réponse la choqua.

– Ouah ! Et il vous reste encore des amis ?

Sa question me fit penser à Jenny. Mon cœur bondit. Ce serait comment de la revoir après toutes ces années ?

– Je ne sais pas.



– Pas facile avec la distance, n'est-ce pas ?

– Oui.

Elle parlait de la distance géographique, mais il y a d'autres formes de distance. Le trajet avait peut-être duré quatre heures, mais cette courte marche de quelques minutes à travers la maison de retraite me sembla plus longue. Un quart de siècle dans l'histoire d'une vie, ce n'est pas négligeable, pourtant je tremblais intérieurement. Comme si le rempart des années s'était effondré et que les événements survenus à Gritten autrefois avaient eu lieu la veille.

*Ça va aller.*

– Je suis bien contente que vous ayez pu venir, reprit Sally.

– J'ai moins de travail l'été.

– Vous êtes professeur d'université ?

– Oh non. J'enseigne l'anglais mais pas à ce niveau.

– La création littéraire aussi ?

– Oui.

– Daphne était très fière de vous, elle disait toujours que vous deviendriez un grand écrivain.

– Je n'écris pas... Elle a vraiment dit ça ?

– Absolument.

– Je l'ignorais.

J'ignorais quasiment tout de la vie de ma mère. On se parlait une à deux fois par mois, des conversations téléphoniques brèves qui portaient sur le quotidien. Ma mère me demandait comment j'allais, je brodais et je ne lui posais aucune question. Elle n'avait jamais laissé entendre que sa santé déclinait.

Trois jours plus tôt, j'avais reçu un appel de Sally, son auxiliaire de vie. Je ne connaissais même pas son existence. Je ne savais pas non plus que ma mère était atteinte de démence sénile depuis des années, et que son cancer était devenu incurable ces six derniers mois. Ces derniers temps,

elle vivait au rez-de-chaussée de la maison, trop faible pour monter l'escalier. Elle avait refusé de déménager. Un soir de la semaine, Sally l'avait retrouvée sans connaissance en bas des marches.

Pour une raison inconnue – frustration ou confusion –, ma mère avait voulu monter, mais son corps l'avait trahie. Le traumatisme crânien était sérieux et la chute avait ravivé l'ensemble de ses maux.

J'ignorais tant de choses.

Le temps était compté, pouvais-je venir à son chevet ? avait demandé Sally.

– Daphne dort presque tout le temps, m'expliquait-elle à présent. Elle est en soins palliatifs, on lui administre des calmants. Votre mère va aussi bien que possible... Elle va dormir de plus en plus souvent et longtemps, jusqu'au jour où elle...

– Ne se réveillera pas ?

– Oui. Elle va s'endormir paisiblement.

Une belle mort. La fin étant inéluctable, on devrait tous espérer partir paisiblement durant le sommeil. Certains pensent que les rêves ou les cauchemars surviennent ensuite, je n'ai jamais compris pourquoi. Je considère que j'en sais plus que la moyenne : les rêves se déroulant dans les phases de sommeil léger, j'ai toujours espéré que la mort serait un état plus profond encore.

Nous nous arrê tâmes devant une porte.

– Elle est lucide ? demandai-je.

– C'est variable. Elle reconnaît parfois les visages et comprend plus ou moins où elle est. Mais le plus souvent, sa tête est ailleurs, à une autre époque que la nôtre.

Sally poussa la porte.

Je la suivis dans la chambre en me préparant mentalement à ce que j'allais découvrir. Ce fut tout de même un choc. Contre le mur, un lit médicalisé à roulettes, avec

télécommande pour changer son inclinaison. Sur un chariot à côté, des machines, bien trop de machines. Des moniteurs, des pochettes transparentes avec des tubes qui sortaient pour rejoindre la forme allongée sous le drap.

Ma mère.

Je chancelai. Je ne l'avais pas vue depuis vingt-cinq ans. On aurait dit un moulage en cire, mais plus petit, plus frêle que le souvenir que je gardais d'elle. Mon cœur se serra. De sa tête à moitié bandée émergeait une partie de visage jaune et inerte. Ses lèvres étaient entrouvertes. La couverture remuait imperceptiblement, j'avais du mal à imaginer un corps là-dessous. Je crus même qu'elle avait cessé de vivre.

Sally, qui n'avait pas l'air surpris, vérifia les moniteurs. Sur une table de chevet, un vase garni de fleurs. Leur parfum flottait dans la chambre, mais une autre odeur douceâtre et écœurante dominait.

– Vous pouvez vous asseoir près d'elle, mais sans la déranger. Ce serait mieux.

– Promis.

– Il y a de l'eau dans cette carafe si elle réclame. Au moindre problème, sonnez. Le bouton est ici.

– Merci.

Elle sortit et referma la porte.

Silence.

Pas tout à fait. Le ronronnement soporifique d'une tondeuse à gazon entrait par la fenêtre entrebâillée. En filigrane, le souffle lent de ma mère, entrecoupé de longues secondes vides. Je remarquai pour la première fois les fleurs roses du drap. Un souvenir refit surface. Cet imprimé n'était pas identique à celui de mon enfance, mais il lui ressemblait beaucoup. Sally avait probablement apporté du linge de la maison pour que ma mère se sente mieux.

La chambre me rappelait celle que j'avais occupée à la résidence universitaire, en première année : petite, mais

confortable, avec sa salle de bains attenante et ses placards face au lit. Sur le bureau traînaient quantité d'objets, pour la plupart d'ordre médical – bouteilles vides, semainier pour médicaments, compresses de coton – et d'autres, plus ordinaires. Une pile de vêtements soigneusement pliés. Une paire de lunettes dans leur étui ouvert. La photographie de mes parents le jour de leur mariage. Elle décorait le manteau de la cheminée quand j'étais enfant. Ici, elle avait été disposée de façon que ma mère la voie si elle se réveillait.

Cette photo aurait dû rappeler un moment heureux. Ma mère souriait avec espoir, mais le visage de mon père était fermé, comme toujours. Renfrogné. La seule expression dont je me souviens, que son visage ait été éclairé par les feux que nous attisons dans le jardin ou dans la pénombre quand nous nous croisions sans un mot. Mon père avait toujours été sérieux, amer, un homme déçu par la vie. Lui comme moi avons été heureux d'être débarrassés l'un de l'autre quand j'avais quitté la maison. Il n'avait été dans aucune des conversations téléphoniques avec ma mère. Je ne m'étais pas déplacé à Gritten pour son enterrement six ans plus tôt.

J'aperçus un livre que je n'avais pas remarqué. Épais, posé à l'envers, le dos usé, légèrement racorni comme s'il avait trempé dans l'eau et séché de travers. Ma mère n'avait jamais été une grande lectrice, mon père affichait sarcasme et dédain envers la fiction, et mon amour pour ce genre. Ma mère s'était peut-être découvert une passion pour la littérature après sa mort et lisait ce livre avant son accident. Une gentille attention de la part de Sally même si c'était optimiste de penser que ma mère le termine.

Je retournai le livre. Quand je vis la tête de diable rouge sur la couverture, je retirai ma main comme si je venais de me brûler.

*La Horde du cauchemar.*

– Paul ?

Je sursautai et me retournai. Ma mère s'était réveillée. Elle se tenait appuyée sur le coude et me fixait d'un œil suspicieux, le seul qui pouvait voir. Sa chevelure grise roulaît sur l'oreiller.

Mon cœur battait beaucoup trop vite.

– Oui, maman... c'est moi, articulai-je en essayant de me calmer.

– Tu ne devrais pas être ici.

J'approchai lentement et m'assis près d'elle. Son œil me suivait, comme un animal prêt à fuir.

– Tu ne devrais pas être ici, répéta-t-elle.

– Il fallait bien que je vienne, tu es tombée. Tu te souviens ?

Elle me fixa encore un moment, puis son expression se radoucit.

– J'espère qu'Eileen n'est pas là, chuchota-t-elle.

Je regardai autour de moi, désespéré.

– Mais non, elle n'est pas là.

– Je ne devrais pas, mais on sait tous les deux que cette femme est une punaise. Pauvre Carl. Pauvre petit James. On le fait pour lui, n'est-ce pas ? Tu sais bien. Je n'ai pas besoin de le dire, parce que tu me comprends.

*Sa tête est ailleurs, à une autre époque que la nôtre.*

Un endroit et une époque que je reconnaissais.

– Oui, maman.

Elle s'allongea et referma doucement les paupières.

– Tu ne devrais pas être ici, murmura-t-elle encore.

– Tu veux un peu d'eau ?

Ma mère respirait lentement, sans bouger, comme si ma question progressait pas à pas dans le labyrinthe embrouillé de son esprit. Je n'avais pas grand espoir qu'elle atteigne sa destination, mais je ne savais pas quoi dire d'autre.

Soudain, ma mère se redressa à la verticale pour attraper mon poignet, si brusquement que je n'eus pas le temps de réagir.

– Tu ne devrais pas être ici ! hurla-t-elle.

– Maman, je...

– Les mains rouges, Paul ! Des mains rouges partout !

Ses yeux étaient grands ouverts et ne cillaient pas, me regardant avec un air horrifié.

– Maman...

– Les mains rouges, Paul.

Elle me lâcha et retomba sur l'oreiller. Mon poignet portait une marque blanche là où elle l'avait serré. Dans ma tête avaient surgi la cage à écureuils et le revêtement constellé de rouge, les mots de ma mère résonnaient en rythme avec les battements de mon cœur.

*Des mains rouges, rouges, rouges, partout.*

– Bon Dieu, Paul ! Elles sont dans la maison !

Son visage se contracta, noué par l'angoisse. Elle vociféra contre le plafond ou contre quelque chose qui était hors de sa vue.

– *Dans cette saleté de baraque !*

Complètement paniqué, je me ruai sur le bouton d'alarme.

Durant les vacances d'été, l'année de mes quatorze ans, ma mère m'accompagna avec James visiter Gritten Park, notre nouvelle école. Ce matin-là, nous passâmes d'abord chez lui. En remontant l'allée, ma mère murmurait :

– J'espère qu'Eileen n'est pas là.

J'acquiesçai, entièrement d'accord. Eileen était la mère de James, mais vous ne l'auriez pas deviné à la façon dont elle le traitait. Rien de ce que faisait James n'était jamais assez bien à ses yeux, si seulement elle le remarquait. Je l'avais toujours trouvée glaçante. Eileen avait en permanence l'haleine alcoolisée et fumait cigarette sur cigarette, en vous fixant d'un regard louche, comme si vous veniez de lui voler un bien précieux.

Carl ouvrit la porte.

Carl était le beau-père de James, je l'adorais. Son père avait abandonné Eileen avant sa naissance et Carl avait élevé l'enfant comme son propre fils. Un homme humble, calme, gentil. J'étais à la fois heureux pour mon ami et sidéré que son beau-père ait fini avec une femme comme Eileen. Carl et ma mère étaient amis d'enfance et je la soupçonnais de penser comme moi. Quelques années auparavant, j'avais surpris une conversation entre eux. « Tu pourrais faire tellement mieux, tu le sais », disait ma mère. Après un long silence, il avait répondu : « Non, je ne crois pas. »

Carl semblait fatigué ce matin-là, pourtant il nous accueillit avec un sourire chaleureux. Il appela James, qui déboula quelques secondes plus tard, en T-shirt crasseux et vieux survêtement. James était doux, timide, désarmé face au reste du monde, mais soucieux à l'extrême de donner satisfaction, sans jamais être sûr de ce qu'il voulait.

C'était aussi mon meilleur ami.

– En route, les champions ! lança ma mère.

Nous marchâmes en direction de la route à quatre voies qui reliait notre village au reste de Gritten. Il faisait chaud, de la poussière et des moucheron volaient. Les poutrelles du viaduc résonnèrent lorsque nous le traversâmes pour rejoindre l'arrêt d'autobus déglingué. Le flot de fourgonnettes et de semi-remorques passait sans discontinuer en dessous. Notre village, une banlieue de Gritten à peine indiquée sur la carte, était épargné par cette circulation dense. Son nom, Gritten Wood, symbolisait davantage l'énorme forêt voisine que la poignée d'habitants qui y vivait.

Un autobus apparut enfin.

– Vous avez l'appoint pour les tickets ? nous demanda ma mère.

Nous répondîmes en chœur, je levai les yeux au ciel à l'intention de James qui sourit. Aucun problème avec les autobus. Nous avions visité Gritten Park le trimestre précédent après avoir appris que notre petit collège fermerait ses portes. James ne l'avouait pas, mais il paniquait à l'idée de recommencer dans une nouvelle école. D'où cette proposition de ma mère d'essayer de l'aider sans le gêner. J'étais content d'être de la partie.

Nous avions une demi-heure de trajet. Gritten suintait la pauvreté. La vue depuis l'arrêt d'autobus était si morne qu'il était difficile de faire la distinction entre maisons abandonnées ou occupées. Je ne désirais rien d'autre que partir de là, m'échapper et ne plus jamais revenir, mais



je ne savais pas comment. La gravité était si forte qu'elle maintenait tout en place, ce qui tombait de l'arbre restait à terre. Y compris les gens.

Il nous restait cinq minutes de marche après la descente du bus.

La taille de l'école me parut plus intimidante que la première fois. On remarquait d'abord le gymnase aux immenses fenêtres qui reflétaient et capturaient le ciel laiteux dans leurs carreaux. Un peu plus loin, le bâtiment principal, quatre étages de couloirs monotones, flanqués de portes lourdes comme des portes de prison. L'angle de vue depuis la rue donnait l'impression que ce bâtiment avait poussé seul, l'épaule de travers, c'était étrange. Près du gymnase, des travaux de rénovation étaient en cours, dissimulés par une clôture de bâche. J'entendais le crépitement saccadé d'un marteau-piqueur, semblable à celui d'une mitrailleuse.

Nous restâmes immobiles quelques instants.

Je me souviens que j'étais mal à l'aise. L'école avait un air malfaisant dans son impassibilité, sa façon de me fixer. J'avais compris que James était nerveux à l'idée de commencer dans ce collège énorme – une véritable ruche d'un millier d'élèves. Il avait souvent été la cible des brutes à la récréation, et moi, son meilleur ami, je l'avais toujours défendu. Je m'étais juré de continuer. Pourtant, cette impression de mauvais augure me faisait douter de moi.

Silence.

Ma mère avait l'air perplexe, je m'en souviens aussi. Comme si sa bonne action avait mal tourné. Quant à James, il semblait terrorisé. Malgré toute la bonne volonté de ma mère, cette initiative ne l'aidait en rien. Nous l'avions amené sur les lieux de ses futures souffrances.

L'itinéraire le plus court de la maison de retraite au village m'aurait fait passer devant l'école. J'en avais choisi

un autre. Je voulais éviter le plus longtemps possible ce qui me remettrait en contact avec les horreurs de mon passé.

Mais cela devenait impossible dans Gritten Wood. Les années s'étaient contentées de glisser sur le village. Sa toile de rues désolées me parut tout de suite familière. Le mur sombre de la forêt barrait toujours l'horizon, surplombant les maisons posées chacune sur son lopin caillouteux. Le sable chassé par mes roues de voiture semblait le même que celui de mon enfance. Il se déplaçait de quelques centimètres mais ne bougeait jamais loin.

L'appréhension que je traînais depuis le début de la journée redoubla. Pas seulement à cause de la vue, mais de la sensation qui renaissait avec elle. Les souvenirs n'en finissaient pas de rejaillir, ces rides de l'histoire venaient brouiller la surface du présent. Tout ce que je pouvais faire, c'était de les repousser au fond de moi-même. Le volant poisseux collait à mes mains moites, et cela n'avait rien à voir avec la température.

J'étais encore sous le choc de la visite à ma mère. Quand Sally était arrivée quelques secondes après mon appel, ma mère était déjà rendormie.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? avait-elle demandé, en consultant les moniteurs avec inquiétude.

– Elle s'est réveillée et m'a parlé.

– Pour dire quoi ?

Que répondre ? J'avais fini par expliquer que ma mère m'avait reconnu, qu'elle semblait ailleurs et revivait un souvenir pénible. Sans lui préciser de quelle époque et quel lieu il s'agissait, ni sa fameuse phrase ni combien cela m'avait affecté.

*Des mains rouges partout.*

J'eus un frisson malgré la chaleur. J'essayais toujours de trouver une explication rationnelle. Ma mère se mourait, elle avait l'esprit confus, elle se retranchait dans son

## REMERCIEMENTS

Comme pour l'écriture de tout roman, j'ai une belle ardoise de gratitude à adresser à un grand nombre de personnes. En premier lieu, je remercie mes éditeurs Joel Richardson et Ryan Doherty, sans qui ce roman n'aurait pas été ce qu'il est. Leur expertise, leur patience sont inégalables, plus qu'appréciées. Un grand merci à Cecily van Buren-Freedman, Grace Long, Ellie Hughes, l'équipe des droits de Michael Joseph, et tous ceux de l'édition que j'ai eu la chance de rencontrer et avec qui j'ai travaillé à ce livre, et au précédent. Certains écrivains ont de la chance, moi je me sens carrément béni.

Un immense merci à mon extraordinaire agent Sandra Sawicka, à Leah Middleton, Guy Albert et tous ceux de Marjacq.

Merci aux critiques, blogueurs, lecteurs qui ont choisi mon livre et pris le temps d'écrire un commentaire sympa. Vous êtes tous très appréciés. Aux formidables équipes de The Packhorse, Briggate et Bower's Tap à Leeds, pour m'avoir supporté dans un coin de salle quand je tapais à l'ordi. Merci à mes amis, à ma famille. Sans oublier la grande communauté de la fiction policière, et plus particulièrement Colin Scott, pour m'avoir gardé sain d'esprit et être resté mon pote.

Enfin, merci à Lynn et Zack. Je ne ferais rien de tout cela sans vous. Ce livre vous est dédié, avec tout mon amour.